

L'ARCHE *Editeur*

Thornton WILDER

Le pauvre sou dépensé par la Beauté

Traduit par
Julie Vatain

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

Le Pauvre sou dépensé par la Beauté

Pièce en trois minutes pour trois personnes
de Thornton Wilder
(1928)

Traduction de Julie Vatain (julie.vatain@gmail.com)

PERSONNAGES

CLAIRE-LOUISE, « La Gracile », danseuse
QUINTE, son mari
LE JOAILLIER

CADRE DE L'ACTION

La boutique d'un joaillier à Paris.

Ce petit drame a lieu dans une joaillerie rococo. La boutique est élégamment petite et élégamment lustrée. Les rares bijoux et brocarts exposés se voient reflétés de surface en surface dans un monde de verre, du grand lustre aux miroirs et des miroirs aux vitrines. C'est l'endroit où le roi lui-même se fournit, et ce grand chef égotiste est présent sous forme de buste, de miniature et sur le dos des cuillères. Le vieux JOAILLIER, énigmatique et souriant, est soudain appelé à la porte par un grand fracas. Une fille entre, sur les épaules d'un garçon à peine plus âgé qu'elle. LA GRACILE est mince, avec les traits tirés, mais les longues années d'indigence n'ont fait que la rendre plus délicate. La progression de la maladie se lit déjà dans les yeux et sur le front de QUINTE. Ils sont pourtant délicieusement heureux, tout occupés de leurs secrets. Quinte la dépose sur le comptoir et se recule.

LA GRACILE : Tant que tu seras près de moi, jamais je n'aurai besoin de toucher terre. C'est toi qui me transportes de coussin en coussin.

QUINTE : Et sur ta tombe on inscrira : « Ici repose une exquisite danseuse, celle qui jamais ne toucha terre ».

LA GRACILE : Et près de la mienne, on lira sur la tienne : « Ici repose son mari, soleil de son cœur et soulier de son corps ».

LE JOAILLIER : Mademoiselle est souffrante ? Les pieds de mademoiselle la font souffrir ?

LA GRACILE : Une fois que QUINTE et elle se sont remis du tourbillon d'amusement intime que leur cause une idée aussi ridicule. Non. Je suis la nouvelle danseuse. Je suis La Gracile. Sauf

lorsque je danse, je ne porte rien d'autre à mes pieds que de petites poches de velours. Ainsi, lorsque je ne porte pas mes ballerines d'entraînement, c'est mon mari qui me promène.

LE JOAILLIER : Oh, vous êtes La Gracile. Nous avons déjà eu vent de votre immense succès hier au soir. Le roi est enchanté de vous.

LA GRACILE : *D'une voix stridente, en battant des mains.* Oui, oui, oui. J'ai eu un succès immense. Même la favorite du roi, Madame d'Hautillon, en était jalouse. Elle a essayé de me marcher sur les pieds. On me surnomme la Phalène de Versailles.

LE JOAILLIER : Et voilà que le roi vous envoie ici pour vous choisir un présent.

LA GRACILE : Comment le saviez-vous ?

LE JOAILLIER : Le roi m'envoie pour leurs présents toutes les jeunes dames qui ont sa faveur. Madame d'Hautillon est la dernière qui m'ait rendu visite.

LA GRACILE : *Toujours bavarde.* Je ne veux rien pour moi. Ce sera un présent pour Quinte. Un chronomètre, s'il vous plaît, qui sonne chaque heure par une gavotte, et minuit par une sarabande.

QUINTE : Rien pour moi, Claire-Louise. Il suffit que je me remette à tousser pour que les secousses fassent tomber tous mes ornements, depuis les boutons de ma veste jusqu'aux bagues de mes doigts minces. Tu devrais te choisir des perles.

LA GRACILE : Quel bête, ce Quinte. Je n'ai besoin de rien.

QUINTE : Mais j'imagine que... tu vas devoir porter quelque chose devant le roi.

LA GRACILE : *Un nuage passager de mélancolie l'obscurcit tout à coup ; elle pose sa joue sur les cheveux de QUINTE, et dit d'un ton plaintif.* Je ne veux pas d'une énorme broche voyante sur ma poitrine. Je ne veux rien porter d'autre qu'une petite pâquerette blanche venue de notre Bretagne bien-aimée, venue du champ de Grand-mère qui avait trop de cailloux.

QUINTE : Dites-lui ce que vous avez, monsieur le Joaillier.

LE JOAILLIER : Mademoiselle daignera-t-elle regarder cette chaîne ? C'est un art secret : de l'or peint, travaillé par des nonnes âgées, à Hambourg.

QUINTE : Oh, regarde, Claire-Louise : cette fleur pour tes cheveux. De nombreuses topazes ont été brisées en poudre sur la roue avant que n'apparaisse la perfection de celle-ci.

LE JOAILLIER : L'étiquette vous interdit, mademoiselle, de choisir cela ; il se trouve que c'est précisément ce que Madame d'Hautillon a acheté pour elle-même.

LA GRACILE : *Se tire de sa mélancolie, impérieuse.* Auriez-vous un petit chronomètre dodu tout couvert de pierreries ?

LE JOAILLIER : *Tend un plateau.* Les plus beaux de Paris.

LA GRACILE : *En donne un à Quinte.* Celui-là est pour toi, Quinte, de ma part et de la part du roi morose. Comme mes pensées, il s'appuiera sur ton cœur, mais lorsqu'il ne sera plus que rouille et que fils revendus, mon amour durera sans fin au pays où nulle horloge ne vient assigner à chaque instant sa tristesse.

QUINTE : *Les larmes aux yeux.* Claire-Louise, je n'en tirerai aucun plaisir. D'ici peu, il me plaira seulement parce qu'il est frais dans ma main fiévreuse.

LA GRACILE : *Doucement, avec souffrance.* Courage, mon Quinte adoré, courage.

LE JOAILLIER : *Les interrompt cérémonieusement.* Souvenez-vous, mademoiselle : l'étiquette requiert que vous choisissiez un présent que Sa Majesté admirera sur votre personne.

LA GRACILE : *Orageuse.* Je choisirai ce qu'il me plaît.

LE JOAILLIER : *Avec insinuation.* Votre vie n'a d'autre but que la faveur du roi. Il vous a choisie. C'est ce qu'il vous signifie en vous envoyant ici.

LA GRACILE : Vous faites erreur... Mais je ne suis qu'une pauvre danseuse qui... qui a travaillé trop dur. En outre, voici mon mari.

LE JOAILLIER : *Souriant.* Non, mademoiselle, ce n'est pas votre mari.

LA GRACILE saute à bas du comptoir et s'éloigne en pleurant amèrement. Les petits sacs qui enveloppent ses pieds battent doucement contre le parquet ciré. Elle se retourne tout à coup, le regard flamboyant.

LA GRACILE : Je m'enfuirai en Bretagne... Je lui arracherai les yeux.

Le JOAILLIER sourit à cette idée ridicule et se penche par dessus le comptoir pour lui tendre une large boucle incrustée de pierres.

LA GRACILE : *Éperdue.* Même si tout Versailles doit me tuer à coup d'épingles d'acier, Quinte aura cette montre.

Mais ce dernier est déjà tombé entre les chaises ornées de dorures.

FIN DE LA PIECE